

LE NOM SE MÊLE AU PONT DE L'ENFER (MÉDITATION D'UN LECTEUR)

François RANNOU*

Elle sort de la préfecture. Toute jeune dactylo... elle traverse l'Odéon... On est en 1931 ou 1932 croit-elle. Ma grand-mère dit avec quelle joyeuse curiosité, et une certaine admiration aussi, elle regardait cet homme qui, aux beaux jours, se trouvait à la terrasse du Café de l'Épée. Même si elle ne l'avait pas lu, c'était une « figure », un « monsieur » qui connaissait bien Paris... mais il me semble qu'aux yeux de cette femme il représente surtout l'homme de lettres et une modernité qui la fascinent.

Pendant un temps, elle l'aperçoit, au même endroit, à chaque fois qu'elle sort de son travail. Un jour il la salue... Cela suffit pour marquer dans son esprit le souvenir... c'est si peu... de sa présence. Tandis que je marche sur les *allées* et que « les marronniers protègent les berges au crépuscule » (*O.*, 409), je croise ce souvenir de Max émergeant de la brume qui monte du fleuve.

* François Rannou est un poète né à Nice en 1963. Il vient de faire paraître *Élémentaire* (La Termitière, 2012), *Rapt* (La Nerthe, 2013). Il participe régulièrement à la revue *L'Étrangère* et co-dirige avec Pierre-Yves Soucy la collection *Poiesis* aux éditions la Lettre volée. Il a coordonné le numéro de la revue *Europe* sur la littérature bretonne, ainsi que deux volumes sur André du Bouchet (pour la revue *L'Étrangère*).

Le nom se mêle aux ponts de fer. À la confluence de soi-même. Comme deux rivières se rejoignent : Quimper signifie confluent en langue bretonne. Quels noms ? Ceux qui forment, dès l'origine, les courants qui le traversent, en se mélangeant, créent en lui un angle mort qu'il s'agit de rendre visible... quête de visibilité mais pas de lisibilité immédiate.

D'un côté, Alexander (Alexandre avec un vers à pied !), de l'autre, Jacob : le nom maternel qu'il faudra reconquérir, faire sien, grimper à l'échelle de soi¹. Le père prénommera son fils Max et Jacob - Jacob au carré : lame du langage, feux des mots et réel à double-fond. D'où l'image de l'escamoteur qu'il donnera aux autres... et qui n'est que ce qu'il concède, avec stratégie, au visible.

Insaisissable, double, contradictoire, paradoxal - en apparence. Car, au fond, et c'est ainsi qu'il faudrait le lire, toujours sur l'arête, le tranchant, le furtif en l'homme. Le nom propre, les mots doivent alors se déployer à plusieurs degrés, avec une liberté d'association comme une sorte de vision qui ramène au cœur du poème une objectivité nouvelle : lapsus, jeux de mots, rêves, figures et dés pipés de l'inconscient, hasards du réel, petits faits résonnant étrangement juste, comptines, chansons, poursuite insatiable de ce qui est... avec l'ironie de celui qui doute. Qui discourt avec brio, effervescence, pour mieux pointer le doigt sur ce qu'il tait.

Car ce silence est l'élément important, chez Jacob. Il est la marge nécessaire au poème pour qu'il soit *situé* : retrait, distance, espace qui savent faire *entendre* le poème dans sa réalité propre découverte, inventée. Silence qui trace ses limites et comme le rêve semble une porte à ouvrir.

Ainsi beaucoup de poèmes du *Cornet à dés* portent pour seul titre : « Poème », sans titre. Comme si l'ironie du peintre qu'il était ramenait l'œil à ce qui littéralement est là - je suis né dans cette maison d'angle, le cubisme est né sous mes yeux : son portrait sous toutes les coutures, Max Jacob par Max Jacob (au carré, doublement !), - 1931, 1932 ? 25 octobre 1938 - , deux noms à angle droit, redressés.

Silence encore à l'œuvre dans les poèmes de *Morven le Gaélique*. Qui parle ? Quelle voix ? La supercherie n'est-elle pas le plus sérieux moyen, le plus élégant aussi, d'atteindre, par le truchement de cette anonyme voix populaire, à ce qui authentiquement toujours se dérobe de soi à soi, et entraîne ? - Et que Jacob révèle avec fracas à la fin du poème justement intitulé « Le Nom » : « “À vous, monsieur le brigadier, je dirai à l'oreille mon nom... Adèle Schmidt ! je suis Italienne !” Ah ! que sa physionomie changea pour M. Jean quand il sut le véritable nom. Elle avait bien la figure d'une Italienne qui s'appellerait Schmidt. Il dit le nom aux amis et le nom flotta autour d'elle en chuchotements » (*O.*, 403).

Parole de l'écart, confluence des rives noires où le fleuve noie le poisson...

La lumière entre les arbres fait vibrer plus vivement le flux qui use le langage (comment y croire ?, y croire, certes, mais...) jusqu'à la corde, corps élimé

dérivant jusqu'à l'embouchure du fleuve. Sans autre certitude que le courant lancé jusqu'à l'impersonnelle raison.

Je relis plus précisément *Le Cornet à dés*. Découvert grâce au livre d'André Billy chez Seghers. Et puis l'envie, tout de suite, de n'en pas lire seulement des bonnes pages choisies mais le texte intégral.

Je vis à Quimper à l'époque. Temps du lycée que chaque jour je rejoins du sommet d'une des sept collines jusqu'en haut du Pichéry et, à grimper sa côte raide, il semble un petit mont. Entre les deux, la vallée du Steïr, la Place Terre-au-Duc et la Librairie de la Cité (celui qui l'a créée fut, pendant la seconde guerre mondiale, un de ceux qui très tôt furent courageux). C'est là que je trouve ce livre avec la préface de Leiris.

Immédiatement je suis saisi par l'étrangeté de ces textes, et toujours aujourd'hui. Sans cesse, le lecteur semble déplacé. Il a l'impression de s'accrocher à rien car la paroi semble au premier abord fascinante mais lisse. On est, devant ces textes du *Cornet à dés*, comme quelqu'un qui, découvrant un paysage sous une claire lumière jamais vue jusque-là, apercevrait, de la berge, le corps d'un homme allongé sur l'eau suivre le courant, et, quasiment, dériver avec lui. Il apparaît qu'il se noie, qu'il va trop vite pour qu'on puisse l'atteindre. Et soudain on s'aperçoit que c'est un excellent nageur qui sait parfaitement ce qu'il fait, se laisse dériver en prenant plaisir à se laisser porter. L'effet sur le promeneur est qu'il se joue de lui, de nous (et on ne peut méconnaître le fait que Jacob, sous son visage de ciel changeant, n'y est pas insensible). Or, qui se noie vraiment ? c'est peut-être après tout le lecteur qui, en nageur terrestre, bute, trébuche, perd pied s'il a la mauvaise idée de vouloir sauver cet inconnu au lieu de le suivre dans la voie d'un relâchement, d'un désistement de soi, d'un abandon...

Toutefois, le lecteur se sentira, en même temps, toujours dehors et dedans, selon un effet de *fading* qui, d'ailleurs, lui procure un plaisir certain de lecture. C'est ce que j'ai senti lorsque j'ai lu *Le Cornet à dés* pour la première fois. Je percevais nettement la tension stimulante, attirante que créait, pour presque la totalité des poèmes, l'impression de non-maîtrise (par exemple le désordre syntactico-logique, la part d'aléatoire, de non raisonné) parfaitement maîtrisée (science des rythmes internes à la phrase, tant sonores que grammaticaux ou des images). En ce sens, il me surprenait par son degré d'invention et sa rigueur, celui d'un metteur en scène exact.

Le titre également m'avait plu. On a déjà rappelé la référence à Mallarmé et à son *Coup de dés*. D'ailleurs Jacob n'ignorait pas que son titre produirait cet effet. Pourtant, si on y regarde de plus près, avec un esprit aussi malicieux

et loustic que celui de Max, on ne sait pas si les dés sont à l'intérieur encore du cornet ou s'ils sont déjà jetés (les dés jetés sembleraient une hypothèse probable et on ne peut rien changer au hasard de ce geste, à son résultat, ni même vouloir l'exécuter car c'est une aporie - exactement la même qui consiste à vouloir changer de prénom ou de nom au fils, à la famille. Néanmoins, si on les jette, on pourrait... recouvrer par la conversion et le baptême l'annulation du geste familial qui a trafiqué l'identité du cher Max. Peut-être y a-t-il cru...).

Jacob nous demande de nous intéresser au cornet à dés comme lieu de tous les possibles, de toutes les réalités en germe, de prendre en compte le vide qui les rend possibles et rend ce *Cornet* si léger, du coup. Ce livre fonctionne comme un kaléidoscope tourné vers l'extérieur (le monde est là, celui de son temps, le nôtre aussi fantastiquement) et vers l'intérieur (ce qui est décrit, ce sont des sensations internes, inédites, désarmantes). Les deux se mêlent indistinctement, ce qui crée une perte de repère, un vertige, jouissif.

Le lecteur doit céder à ce vertige et admettre que c'est l'exercice même de sa pensée qui miroite ainsi devant lui.

Je retourne à Quimper, il n'y a plus aujourd'hui les châtaigniers de son enfance où le nom de son grand-père est écrit...

Je m'assieds à la terrasse du Café de l'Épée et je lis ce qui fut à la source de cette réflexion de lecteur :

L'enfant m'a pris par la main et je l'ai gardé contre le malheur. Quelle serait sa mère ? à qui le rendrais-je ? La blanchisseuse me parle de quatre-vingt-dix francs, en haut du poêle qu'elle nettoie : « Voici un autre enfant, me dit-elle ; celui-là est circoncis comme vous. » Elle jette sur le tapis un petit personnage du Massacre des Innocents (O., 416).

NOTE

¹ La famille Jacob, branche maternelle du poète est honorablement connue en Finistère pour son savoir-faire de tailleurs-brodeurs. Un motif commercial sous-tend cette décision de changer de nom légalisée le 21 juin 1888 par jugement du Tribunal de Tours. Il officialise le patronyme sous lequel la famille est commercialement connue à Quimper en lien avec les magasins brestois. L'acte de naissance du poète est donc modifié, son deuxième prénom est biffé, Max Jacob Alexandre devient Max Jacob ; il a 12 ans (NdlR).